

V

A la Direction principale de l'Artillerie, la vie suivait son train-train quotidien.

Chaque matin, vers les dix heures, se rassemblaient des centaines d'officiers et de commis; ils remplissaient une centaine de salles, s'asseyant à leurs bureaux et continuaient leur travail de la veille, écrivant d'une main calme, sans hâte.

Au salon d'attente, il y avait, comme toujours, une multitude de dames poudrées et parfumées, de directeurs de firmes et d'officiers. L'officier de service et son adjoint suffisaient à peine à donner les renseignements qu'on leur demandait et à recevoir les billets sur lesquels les visiteurs avaient inscrit leurs noms et celui du personnage dont ils sollicitaient l'audience.

Le timbre du téléphone sonnait sans cesse; des plantons allaient chercher les officiers qui pouvaient être utiles aux visiteurs dans les affaires de service.

Il était question, dans ces entretiens, de commandes d'obus, de douilles, de grenades. Souvent, la conversation se poursuivait à voix basse, dans un coin. Ils étincelaient, les diamants et les yeux des dames qui venaient demander des commandes à nos « braves » officiers. Sourires séducteurs, dents de perles; fines jambes aux fins bas de soie bistre; souliers vernis; ces beautés se découvraient comme par mégarde aux entêtés; parfois, il fallait que la robe remontât au-dessus des genoux, montrant de beaux mollets, si l'officier était, dans un certain sens, dur d'oreille, et alors, la dame croisait les jambes. On faisait connaissance, on nouait des relations et, parfois, les commandes venaient toutes seules, autrement qu'à l'aide de pots-de-vin.

Dans les longs et larges corridors, c'était un mouvement continu. On allait au réfectoire, au salon d'attente, à la bibliothèque, à la coopérative, aux bureaux des chefs de division. Quelques-uns se rendaient chez le grand chef, au Cabinet de la Direction; des officiers propres, élégants; des fonctionnaires compassés, tout pénétrés de leur dignité. Les simples commis se glissaient sans bruit.

En tout et sur tous se trouvait marquée l'idée que l'on avait de la solidité inébranlable du régime. Les murailles séculaires des bâtiments semblaient faites pour durer à perpétuité avec les usages et les lois de la monarchie. On entendait bien parler de troubles dans les usines, mais personne n'accordait à ces bruits grande attention et chacun s'occupait de ses intérêts personnels. Le capitaine Koliénov eût été le dernier à s'occuper de la « populace ». Il venait de lire, avec transport, la dernière lettre de Tania.

Cher ami,

Que de bonheur, que de joie m'ont donné vos réponses ! Quelle soif intense de vie s'est emparée de moi ! Je ne soupçonnais pas que je serais capable d'aimer ainsi. J'éprouve comme de la peur devant ce sentiment qui m'a prise et étourdie. Je vous trouve partout : au-dessus de moi, avec moi et en moi... Que n'êtes-vous indépendant ! Le sort est bien cruel !... Mais non ! ne suis-je pas heureuse de penser que vous, ma lumière, vous m'éclairez ? Que nos chemins s'éloignent l'un de l'autre, j'y consens !... Je ne demande rien, je ne rêve de rien. Ah ! se retrouver seulement, comme alors, au bal, être ensemble, rire et causer...

Oh ! que je vous aime ! Irrésistiblement, infiniment, de toutes les forces de mon âme. Je pense à vous constamment, sans arrêt. Vous êtes mon Prince charmant, vous êtes mon vrai rêve, mon merveilleux et beau rêve... Vers vous s'élance mon âme... Elle vole vers le phare, d'un fond de ténèbres et de vulgarité. Et il me semble parfois que vous êtes si proche, si proche... Cela m'est doux, et j'ai peur; cela m'appelle et me menace... Pourquoi m'aimez-vous ? Saurais-je vous donner du bonheur ? Mon amour ne vous apportera que des souffrances. Si vous pouviez m'oublier, vous éloigner tout à fait de moi, je saurais peut-être arracher de mon cœur l'amour que j'ai pour vous... Je sais bien que je ne devrais pas vous aimer...

Je pense sérieusement à faire un voyage à Piter. Mais cela n'aura-t-il pas d'inconvénients ?

Allons, qu'importe !... Ecrivez-moi n'importe quoi, répondez-moi bien vite...

Votre amie,
Tania.

Koliénov, souriant, se rendit au réfectoire. Il rencontra Pétrov dans le couloir et lui montra cette lettre en le priant de la lire.

Pétrov, aussitôt, se rappela Claudine et songea : « Il est indigne d'elle... Quelle femme !... Si elle savait !... »

— Hein ? dit Koliénov, quand Pétrov eut fini de lire. Est-ce envoyé ?

— Une chimérique... Elle écrit, bien sûr... Je ne voudrais pas te fâcher, mais je pense qu'elle s'ennuie, tout simplement.

— Chimérique, chimérique, d'accord ! Mais par pur ennui, non ! Je sais qu'elle a toujours été très entourée de jeunes gens. Même ses professeurs, au lycée, perdaient la tête à cause d'elle... Non, je sais ce qu'elle vaut. Un des pions était tout prêt à abandonner sa famille pour elle ! Un homme s'est suicidé ! Il y en a sept qui ont pleuré de ne pas l'avoir... C'est pour ça, sans compter le reste, que je l'aime...

— Tu as bien des amours, je sais... Et comment ta femme s'en trouve-t-elle ?

— Ça, c'est autre chose... Avec Tania, ça me prend par le dedans...

— Par le dedans ?... Alors, il faut divorcer et épouser Tania... Mais tu ne lâcheras pas ta femme, voyons !..

— Et si je la lâche ?

On entendit dans la rue, par l'entrée, le grondement des tramways et des autos

Devant la Direction passait une foule d'ouvriers qui faisaient de grands gestes.

— Nous aurons une grève, je crois, tout de même...

— Ah ! qu'ils aillent se faire f... ! répondit Koliénov, en se détournant de la fenêtre. Si on en fusillait une bonne moitié, les autres se tiendraient tranquilles !

Par l'escalier descendait hâtivement le général Malinovsky, aux longues moustaches, en pardessus gris perle, à rouges revers.

Koliénov et Pétrov s'arrêtèrent devant le chef de la Direction principale, saluèrent en joignant les talons et faisant tinter leurs éperons ; le général, en passant, répondit par un salut aimable.

..

Devant la porte du Jardin d'Été, Pétrov s'arrêta à regarder un officier d'infanterie, d'apparence médiocre, plutôt sale, qui venait d'arrêter un élégant volontaire : ce jeune homme avait filé devant lui sans saluer ; l'officier l'interrogeait :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas salué ? Votre nom ? Quel service ?

Le volontaire s'était raidi dans la position réglementaire, sa main semblait pétrifiée contre sa visière, il rougissait et pâlisait, suppliant :

— Excusez-moi, Votre Haute-Noblesse, je suis myope...

Pétrov sentit s'empourprer son visage, il eut pitié du gars ; lui-même, comme beaucoup d'autres fonctionnaires civils, militarisés depuis la guerre, était incapable de rectifier convenablement la position.

Un jour, il eut une aventure dont il ne put, en cet instant, se souvenir sans rougir aussi. Il avait failli alors aller en conseil de guerre, ou, du moins, aux arrêts de rigueur. Ce jour-là, la Direction principale de l'Artillerie recevait la visite d'un des grands-ducs, oncle du tsar. Pétrov s'avançait vers l'entrée quand le prince, sortant de son automobile, marcha vers le perron : il était énorme et balourd comme un ours, le grand-duc, et tâtait du regard ceux qu'il rencontrait, et ce regard glissait sur les épaulettes, dans l'attente d'un signe de respect.

Pétrov, maintenant, se rappelait toute l'affaire. Il aurait dû se mettre de face, s'immobiliser, saluer comme à la revue ; mais c'était une manœuvre dont il ne connaissait pas les finesses, ô horreur !... Saluer simplement, il n'en avait pas le droit. Ne pas saluer, impossible ! Déjà, le grand-duc avait les yeux sur lui ! Et parce qu'il pensait à tant de choses, au lieu de s'abstenir de penser, faute de temps, Pétrov, en retard, maladroitement, avait joint les talons et s'était figé sur place, quand le grand-duc avait déjà passé. Pétrov, alors, se voyant dans une position ridicule, et voyant sourire à quelques pas un sergent de ville moustachu, avait cru sentir sur lui les regards de tout un monde qui se moquait.

Le grand-duc avait disparu quand Pétrov revint à lui, et rouge comme une écrevisse, pareil à ce volontaire, s'éloigna exprès de l'entrée de la Direction.

« Hontel saloperiel... Et que c'est bête ! Comme si

j'avais perdu la tête!... Ils ne savent pas... que je ne sais pas faire le salut... que, pour moi, ce n'est pas dû, que c'est un outrage à la dignité de l'homme... Ah! saleté! saleté!

Il s'était alors réfugié dans une tranquille ruelle pour se débarrasser tout seul de la honte qui l'avait pris.

Aujourd'hui, au Jardin d'Été, c'était cela qu'il se rappelait. Il pensa se mêler à l'affaire entre l'officier et le volontaire, mais ce dernier s'en allait. Pétrov entra vivement dans le jardin, se dirigeant vers la perspective Nevsky, et il réfléchissait aux questions de discipline. Mais, soudain, ses pensées prirent un autre cours : il aperçut, près de la statue de Krylov, une svelte femme, en pelisse de caracul. Était-ce elle? C'était elle.

Claudine se tourna vers lui, et lui sourit, levant vers lui le petit bras de Vitia.

Enfin... enfin!... Ils allaient se trouver seuls! Enfin, il pourrait faire allusion à ce que... Mais... il ne devait pas oublier qu'il y avait un... mari...

Claudine lui tendait la main:

— Vous voilà! Comment ça? Bonjour!

Pétrov baisa cette main.

— Et vous, comment êtes-vous là? dit-il en regardant droit aux grands yeux, aux bons yeux de Claudine.

— Vous voyez, avec Vitia... Nous sommes le plus souvent ensemble...

— C'est bien, et ce n'est pas si bien... dit Pétrov en souriant; et il regarda encore les bons yeux bruns... Être mère, oui, mais... la destinée d'une femme n'est pas seulement d'être mère...

Des gens passaient devant la statue et les regardaient. Vitia, arrachant sa main, fouillait la neige de sa petite pelle.

— Allons jusqu'à ce banc, dit encore Pétrov, indiquant à droite du monument, un endroit où il n'y avait personne.

— Vous n'êtes pas pressé?

— Allons! Je suis très content.

Pétrov prit Claudine par le bras, et ils eurent plus chaud tous les deux.

— Mais où alliez-vous? je veux dire: où allez-vous?

— Où je vais? Seulement là où il vous plaît d'aller.

Claudine répondit par un sourire, ses yeux miroitèrent. Elle se retourna sans libérer son bras de la main de Pétrov, et elle sentit qu'il l'étreignait légèrement au-dessus du coude.

Mais, peut-être cela venait-il du mouvement qu'elle avait fait...

— Vitia, suis-nous, voyons! Ne traîne pas derrière...

Et il sembla qu'elle oubliait aussitôt l'enfant. Ses yeux miroitèrent encore, illuminant Pétrov en plein visage. Des éclairs de joie y fusaient, qui pénétraient et la tête et le cœur de l'homme.

Claudine crut voir remuer un Amour de marbre qui s'érigait là sur un socle; l'Amour s'animait, leur décochait sa flèche et souriait d'un sourire printanier.

— Dites pourtant, où alliez-vous? Vous vous promenez?

— A la Perspective Nevsky... Mais, à présent, nulle part.

Et il la regarda dans les yeux, il lui serra doucement le bras, de telle façon qu'elle se tut et rougit.

Cependant, du côté de la perspective, un brouhaha de milliers de voix partait d'un brusque envol, échevelé, s'enroulant aux branches des tilleuls;

— Du pain! du pain-ain!

Claudine et Pétrov se regardèrent, prêtant l'oreille, de toute leur attention.

— C'est que les ouvriers se sont mis en grève, un peu partout, expliqua Pétrov à Claudine interdite.

Voronine, dès le matin, avait couru les usines et les fabriques où le travail n'était pas encore arrêté. Il savait que, dans ces entreprises comme ailleurs, les ouvriers étaient disposés à agir en révolutionnaires, mais que les s.-r. et les s.-dek.¹ enrayaient le mouvement. Ces messieurs parlaient avec tant d'éloquence, d'une manière si persuasive, que les vagues de la colère populaire retombaient sur elles-mêmes; ils jetaient impitoyablement leurs exhortations de gens raisonnables, comme de l'huile qu'on verse à tonneaux sur une mer déchaînée.

Les discours empêtrés, quoique pleins de cœur, de Voronine n'avaient aucun succès. Il devait parfois se retirer sous les lazzi, on ne trouvait dans ce qu'il disait que de la balourdise, on le traitait de poule aveugle... Sa tâche était pénible et ingrate.

Cependant, il ne se décourageait pas, il persévérât. Les

1. S.-r., socialistes-révolutionnaires; — s.-dek., social-démocrates. (N. d. T.)

diseurs melliflues l'exaspéraient : « Quelle canaillerie !... Des traîtres !... Et ces ouvriers qui les écoutent !... Des imbéciles !... »

A l'usine *Aïvaz*, où il avait travaillé — à l'usine qu'il aimait ! — on ne voulut pas l'entendre, il faillit être écharpé. Ce fut une tempête en lui. En sortant de la cour où se tenait le meeting, il cria une dernière fois :

— N'écoutez pas les traîtres ! Tous dans la rue ! Partout, c'est la grève !...

En s'éloignant, il cherchait à se consoler :

« Qu'ils essaient maintenant de jeter de la poudre aux yeux !... »

Il se dirigea vers la Perspective Nevsky. Le dépit qui lui restait de son insuccès fondait à mesure qu'il se rapprochait du centre de la ville : malgré les menaces du gouvernement, les ouvriers marchaient dans la même direction, en foules serrées.

Des barrages de soldats, des patrouilles leur coupaient le chemin ; les travailleurs faisaient un détour et continuaient d'avancer, roulant toujours, vers la Nevsky.

Enhardis par les événements des journées précédentes, ils arrêtaient résolument les tramways, et, quand les wattmen opposaient de la résistance, on leur enlevait leurs manettes de commande.

Aux approches de la perspective, les sergents de ville s'étaient groupés et cherchaient à s'opposer aux rassemblements, mais il était évident que la police ne parviendrait pas à endiguer les masses. L'élan de la multitude ouvrière démolissait le travail désespéré, entêté, des flics.

Les magasins, les restaurants et les cafés se fermèrent. Les commis, les garçons qui en sortaient regardaient d'abord autour d'eux avec inquiétude, comme si c'était la première fois qu'ils se trouvaient dans la rue. Sans aucun doute, on allait bientôt sentir l'odeur de la poudre, et le moyen public, la bourgeoisie, désertant la Nevsky, se hâtait de rentrer au logis. On ne rencontrait plus d'officiers, ni de soldats en permission : tous étaient consignés dans les casernes, par l'état de siège, et se préparaient...

Les cochers prirent peur comme d'autres ; fouettant à tour de bras leurs chevaux, tirant les guides, ils s'enfuyaient vers les remises.

La Nevsky eut un aspect tout nouveau : ce n'était plus

son monde habituel ; ce n'était qu'ouvriers et soldats révolutionnaires, avec de la police. Des patrouilles surgirent. Les forces des uns et des autres s'accroissaient. Qu'allait-il se passer ? Bientôt, des vies seraient tranchées. Déjà des détachements de cosaques évoluaient dans les rues principales.

Par volées, des gosses couraient de droite et de gauche, comme des blattes. Des ouvrières apparurent.

— Ah ! voilà les commères ! s'exclamaient des voix satisfaites.

Au carrefour de la Perspective Liteïny, la Nevsky était tellement encombrée d'ouvriers qu'on ne passait plus. Toute circulation était suspendue. Ceux qui venaient se joindre à la foule disaient qu'il y avait, dans d'autres rues, des manifestations de masses, que les flics étaient débordés et que, pour rétablir l'ordre, on faisait marcher les cosaques.

Dès lors, quand la mort plana sur les gens, la décision et la témérité des manifestants ne firent qu'augmenter.

Claudine et Pétrov, avec le petit Vitia, arrêtés au coin des deux perspectives, considéraient avec enthousiasme ce peuple enfiévré, tout en écoutant de brûlants discours. Pétrov tenait Claudine par le bras et, quand elle se dressait sur les pointes de ses souliers pour couvrir du regard l'océan de têtes, il la soutenait au coude et se collait à elle.

Par des milliers de gosiers, la foule grondait, en oscillant. Des groupes se dénouaient et se transportaient lentement d'un endroit à un autre.

Comme il battait, le cœur de Voronine ! Toute la Nevsky hérissée de drapeaux rouges ; les fenêtres de la perspective qui faisaient face à l'ouest flambaient de la lumière du soir... Enfin, enfin, cela venait !

Il se fraya un passage dans la multitude et cria :

— Camarades, un mot !

En voyant ce soldat maigre, aux larges épaules, ceux qui l'entouraient l'empoignèrent et le hissèrent au-dessus des têtes.

— Camarades ! cria Voronine de toute sa voix, et il agita en l'air sa casquette.

Un silence se fit, tous les regards étaient tournés vers lui.

Des mains, des bras s'enlacèrent et il se tint sur ce support comme sur une estrade.

Pétrov, se haussant tant qu'il pouvait sur ses bottes,

aperçut Voronine dont la face était pâle et crispée. Il secouait toujours sa casquette.

— Camarades ouvriers, j'arrive du front où vos enfants et vos frères périssent par milliers. Et pour quelle cause versent-ils leur sang? Pour qui?... Ils meurent pour ceux qui les ont envoyés en troupeaux à la guerre, pour ceux qui les forcent à combattre sans fusils, sans munitions... Pour un tsar ivrogne, pour des bourgeois à grosse panse, pour des buveurs de sang!...

La foule ronfla en essaims, gronda, ondula. Des cris ardents, passionnés, en jaillissaient.

Pétrov avait pris Vitia dans ses bras.

— Regarde et souviens-toi, c'est une vie nouvelle qui commence.

— A bas le tsar !

— Jusqu'à quand patienterons-nous ainsi, camarades? Jusqu'à quand?

— A bas le tsar! hurlait-on tout alentour. A bas! A bas!

Le brouhaha couvrait la voix de l'orateur. Quand cela se calma, Voronine poursuivit:

— Nous n'avons plus à tolérer un gouvernement qui nous envoie aux abattoirs! C'est une honte!

— Une honte! une honte! reprenaient des voix en écho.

— Ces gens-là haïssent le peuple... Il faut les écraser... Quand nous nous serons débarrassés d'eux, nous en finirons avec la guerre.

— Vivent la paix et la liberté !

— Hourra! hourra-a! gronda la foule, et Voronine, exalté, contemplait les ondulations de cet océan qui était sous lui, ces têtes, ces bonnets soulevés... Des inconnus lui étreignaient les jambes, les serraient contre leurs poitrines, le soutenaient par les flancs, affectueusement. D'innombrables yeux, tantôt amoureux, tantôt furieusement, perçants comme des alènes, plongeaient dans ses yeux gris. Le silence revenu, il continua :

— Nous saurons nous gouverner sans ces fauteurs de violence, sans satrapes! Les ouvriers et les soldats doivent élire ceux qui gouverneront le pays... Vive le soviet des députés ouvriers et soldats!

— Hourra!

Au milieu de la Nevsky apparut un peloton de cosaques. D'une vive allure, leurs chevaux s'engagèrent au milieu de la manifestation. Nul, pourtant, ne recula; ceux-là seulement qui se trouvaient près des trottoirs se serrèrent contre les maisons. Pétrov, Claudine et Vitia s'étaient réfugiés dans une maison bourgeoise et regardaient par la porte vitrée.

Voronine se taisait maintenant. On entendait le crissement, le grincement de la neige sous les sabots de la cavalerie. Les cosaques portaient la carabine en bandoulière. On apercevait des mèches de leurs longs cheveux, sur leurs faces rougies par le froid. Des milliers de regards scrutaient ces gardes du corps du tsar petit-père.

Une infirmière, toute petite, au voile blanc, en pelisse noire, et deux ouvrières à sa suite, sortirent de la foule, s'avançant vers les cavaliers. Une des ouvrières, en paletot vert, étrié, se rangea à côté de l'infirmière.

Les cosaques cheminaient toujours, s'approchaient de plus en plus, mais la foule, contrairement à ce qui se passait d'habitude, attendait dans un grand calme; et chacun retenait sa respiration.

Que devait-il arriver? Une collision? Et qui serait le vainqueur? Se pouvait-il que les cosaques fussent encore des bourreaux comme autrefois? Mais si... Ah! s'ils pouvaient être des nôtres!

L'infirmière fit deux pas en avant et étendit les bras en croix devant les cavaliers, leur barrant la route.

— Frères cosaques! Sur qui vous envoie-t-on tirer? Au front, j'ai sauvé de la mort beaucoup des vôtres! Et ici, voici des femmes, voici des ouvriers, ils travaillent et ils sont affamés. Ils demandent du pain! Pouvez-vous tirer sur nous? Vos femmes, elles aussi, manquent de pain...

En silence, le peloton s'égailla: chaque cavalier, paisiblement, lentement, traversa la foule.

— Vivent nos frères cosaques! s'écria Voronine.

— Hourra! hurla-t-on par toute la perspective.

— Camarades, les cosaques sont pour nous! Vivent les frères cosaques! cria encore Voronine.

— Hourra!

— Camarades, suivons les cosaques!

Pétrov serra la main de Claudine, s'appuyant à elle, épaule contre épaule. Elle ne s'écarta pas.

— Quelle joie ! Sortons vite d'ici, dit Pétrov. Claudine entraîna Vitia, et il sembla à Pétrov qu'elle était prête à l'accompagner, docile, partout où il la conduirait.

La multitude s'était lancée derrière les cosaques qui chevauchaient lentement, dispersés, vers la place Znamenskaïa. Pétrov et Claudine s'acheminèrent du même côté. Ils virent que des dames de la bourgeoisie et des lycéens venaient de se mêler au peuple. Des drapeaux rouges se levaient. Tout ce monde murmura, gronda, chanta enfin. Les cosaques s'éloignèrent et, soudain, d'un coin, surgit un détachement de police montée.

— Circulez ! brailla une voix raide, perçante à travers le hourvari.

Mais déjà la foule, hurlante, glapissante, assaillait les flics à coups de bûches ramassées sur un traîneau qui passait, ou avec des pierres et des glaçons ; les chevaux de la police emportèrent leurs cavaliers.

De la place Znamenskaïa, où arrivèrent les cosaques, la multitude se rassembla autour du monument d'Alexandre III, et ce fut un meeting. Voronine sauta sur un piédestal et cria :

— Pour les libérateurs du peuple, pour nos frères les cosaques, hurra !

— Hourra !

Les cosaques saluèrent.

— A bas la police !

— Hourra !

Quelqu'un cria :

— Vive la république !

— Hourra-a !

Et Voronine :

— A bas la guerre !

— Hourra !

Voronine était absolument enroué, mais à sa place se montrèrent, l'un après l'autre, des hommes qui, tous, appelaient ardemment le peuple à renverser le tsar. Plus loin, aux alentours de la place, de tous côtés, rue Ligovskaïa et sur la Perspective Nevsky, des orateurs se dressaient, et les discours coulèrent abondamment. Les idées tourbillonnaient ; chaque mot était de l'huile sur le feu.

Jusqu'à la nuit noire, Voronine passa d'une foule à une autre ; il avait faim, il était épuisé, mais heureux comme on ne l'est qu'en rêve. Partout, des gens lançaient les mots d'ordre de liberté et de fraternité des peuples, et les hourras grondaient. Et quand on se sépara, on criait encore :

— Demain, sur la Nevsky !...

— Amenez les vôtres !

— Tous en grève ! N'en laissez pas un !

La perspective s'assombrit, fronça les sourcils. Entre ses hautes demeures, comme dans une remise abandonnée, volaient en pigeons blancs des cris, les derniers cris...

Le gel durcissait, et par toutes les rues, par toutes les ruelles qui partent de la Nevsky, c'était, sous des milliers de pieds, un seul crissement :

Cri-cri-cri-cri...

Et sur ce crissement de neige flottait un hourvari ;

Hou-hou-hou !...

..

Le colonel Périélov, en blouse au col déboutonné, était assis dans un fauteuil, dans son cabinet, devant la cheminée, et, penché, regardait le feu, tête basse. Sur son crâne chauve couraient des ombres et le reflet rouge du feu semblait les lécher. Sa blanche chemise, habilement brodée, s'illuminait comme un crépuscule. Le colonel ne bougeait pas. Les mains jointes sur les genoux, il pensait. En son calme de pierre, sa tête semblait morte et polie à l'émeri.

Sa femme, grisonnante, hautaine et maigre, dont la robe fermée était surmontée d'un large col empesé, était assise à côté de lui et feuilletait les illustrations de la revue *La Capitale et nos Domaines*.

Elle gagna à pas assourdis la salle à manger, pressa le bouton de la poire de bois qui pendait au lustre, et écouta. Par la fenêtre s'entendaient encore des voix, mais de plus en plus rares et qui s'éloignaient ; du côté de la cuisine, des pas légers et rapides de femme :

La servante apparut, en tablier de batiste, à ruche :

— Madame a demandé ?

— Je voulais savoir si le mari de Katia n'est pas venu...

— Non, madame.

— Bon ! Qu'elle ne le laisse pas entrer ! Je veux qu'il n'y ait personne chez nous, aujourd'hui. Et si quelqu'un nous demande, dites qu'il n'y a personne. Avez-vous baissé les stores de la cuisine ?

— Non, madame, mais... nos fenêtres donnent sur la cour...

— Je vous avais pourtant dit...

La bonne baissait les yeux. Mais le colonel cria :

— Ah ! ça suffit, ça suffit ! C'est bête à la fin des fins ! Les stores ne sauvent rien... Ce ne sont pas des stores qu'il nous faut !... Des balles, plutôt, des nœuds coulants !...

Il s'était levé, dressé. Les femmes se taisaient. Il s'avança de deux pas :

— Le café, dit-il.

— Le café, répéta sa femme.

La servante disparut.

Périélov fit des reproches à sa femme :

— N'as-tu pas honte devant nos gens ! Tu ne vois pas qu'ils ont dû se moquer de nous, de ça ?... — Il montrait les stores baissés de la salle à manger. — Et tu veux qu'ils en fassent autant dans la cuisine !

— Je ne peux plus, je ne peux plus, je ne peux plus !... Je suis épouvantée, indignée, je...

— Calme-toi et... ne m'énerve pas...

— Mon Dieu, mon Dieu, que se passe-t-il maintenant, à la Cour ! s'exclama la colonelle, désespérée.

— Je n'y comprends rien. L'état-major se tait. On n'a de nouvelles de nulle part... Ce qui se fait, c'est de la folie pure. Voilà à quoi ça sert de temporiser !... Si on en avait fusillé un ou deux mille... Au lieu qu'après... Ah ! tiens, ça me dégoûte !

Le colonel dodelina de la tête et s'écroula dans son fauteuil.

La flamme vacilla dans la cheminée, les ombres sautillèrent par les murs. La tête du colonel se balançait comme une énorme boule derrière son bureau, les bibelots au dos du divan se teintèrent de carmin et un garçonnet de bronze, qui portait au bras un panier, sembla sourire plus gaiement.

La colonelle regarda Périélov, s'approcha de lui, mit la main, doucement, sur son épaule, et dit :

— Ne te fais pas de mauvais sang, mon ami... Et rappelle-toi comme j'ai eu raison...

Le colonel leva la tête :

— En quoi ?

— J'ai toujours dit : vendez le domaine, et l'argent en banque, on aurait pu le transférer, le jour choisi, à Londres, à Paris... A quoi ça vous sert-il, ce domaine ? Je ne parle pas du manoir, de l'enclos... Là, je comprends : la maison natale, les tilleuls, le verger... Mais vous n'avez jamais voulu, jamais, m'écouter...

— Mais tais-toi donc, enfin ! s'écria le colonel, en débarrassant, d'une secousse, son épaule de la main de sa femme.

Bam ! fit un coup de feu au dehors.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit la dame, en levant les bras !

VI

Eugénie Péetrovna, de grand matin, avait confié ses enfants à la vieille Matriona et était partie en ville.

Elle ne revint que vers le soir, harassée, mais extraordinairement heureuse. Elle se précipita pour embrasser les petits.

— Ah ! mes chéris ! Ah ! si vous saviez ce qui se fait, ce qui vient de commencer ! Chéris, chéris !... C'est une vie nouvelle, toute brillante de lumière, qu'on vous prépare !...

Matriona se tenait près d'elle, souriait avec bonté et hochait la tête devant de telles effusions.

« Comme si c'était une éternité qu'elle ne les a pas vus ! »

Eugénie Péetrovna, en se tournant, aperçut le sourire de la vieille, s'élança vers elle et l'embrassa.

— Grand'mère, bonne maman, vous ne savez pas que ce sera le royaume de Dieu, bientôt, sur la terre ! On va réaliser les rêves de nos pères, de nos frères, de tout ce qu'il y a de meilleurs hommes en ce monde ! Et ton fils, bonne maman, ton Vania n'aura pas perdu sa peine en prison, lui aussi aura aidé à le faire, ce royaume de Dieu ! C'est un bon garçon, un grand honnête garçon, ton fils...

Voronine et Kouznetsov arrivaient à ce moment. Chacun dit son mot et tous parlaient ensemble.

Les deux hommes ignoraient encore qu'Eugénie Péetrovna eût aussi couru la ville. Surexcités malgré leur fatigue, ils s'accablaient de questions, racontaient à qui mieux mieux leurs émotions de la journée, les choses vues et entendues.

Eugénie Péetrovna versait de l'eau dans le samovar, le trapu Kouznetsov fendait des bûchettes pour l'allumer, Voronine écorçait un copeau, et tous trois parlaient en même temps

de sergents de ville, d'ouvriers, de cosaques, de fusils, de mitrailleuses.

Matriona les écoutait, ne comprenait rien, souriait toujours et dodelinait de la tête : c'est drôle de voir de grandes personnes se réjouir ainsi, surtout quand on ne sait pas pourquoi.

— En un mot, c'est la liberté ! — cria Kouznetsov en battant des mains, et il sauta en l'air !

Attiré par ce chahut, Péetrov descendit. Ses épaulettes dorées avaient gardé leur éclat, son pantalon à sous-pieds était tendu avec le même pli impeccable. Mais, dans ses yeux marron, brillait tant de raison, d'humanité et de bonté que le clinquant de l'uniforme semblait un affublement de hasard.

— Et vous, vous seriez content de notre victoire ? lui demanda Voronine.

— Mais, Seigneur, bien entendu ! En vérité, est-ce possible que tout cela soit comme on le rêvait seulement il n'y a pas si longtemps ?

Et son visage s'éclaira d'un sourire d'enthousiasme.

Mais sa question resta sans réponse. Des ouvriers que Péetrov ne connaissait pas, probablement des amis du colporteur, arrivèrent en visite, et le chahut reprit de plus belle. C'étaient de joyeuses exclamations, des cris, des poignées de mains, des histoires et des interrogations à n'en plus finir sur ce qui se passait en ville. Nul déjà n'était plus intimidé par des épaulettes comme celles de Péetrov.

Une jolie fille aux cheveux courts, une Juive, tomba dans tout ce bruit comme une bombe, sauta, pirouetta et cria :

— Hourra ! Maintenant, nous sommes tous égaux !

Et tous en chœur avec elle :

— Hourra ! hourra !

D'un grand élan, elle les embrassait à tour de rôle, et tous applaudissaient.

Un des ouvriers répondait, en cadence, à chacun de ses baisers, comme ceux qui se congratulent à l'église, la nuit de Pâques :

— Suffrage... universel... direct... égalitaire... secret !...

Et tous criaient encore :

— Hourra !

Eugénie Péetrovna, versant des larmes de joie, leva la main et se mit à chanter :

Debout, les damnés de la terre !...

Tous la soutinrent en chœur, et chacun croyait éprouver pour la première fois la force pénétrante de l'hymne. Les paroles étaient pleines de sens parce qu'elles exprimaient enfin des réalités, ou bien parce que les réalités traduisaient en actes les paroles¹.

Sitôt le chant achevé, la Juive cria :

— Vive l'Assemblée constituante ! Hourra !

— Hourra ! hourra ! crièrent-ils tous.

Et longtemps, longtemps, cette nuit-là, presque jusqu'à l'aube, il y eut de la lumière chez les Kouznetsov ; longtemps on chanta, on parla bruyamment d'élire dans les usines des délégués au soviet ouvrier, on parla de la Douma, on évoqua 1905.

Il commençait à faire clair quand Pétrov remonta chez lui. Il se coucha, mais ne put dormir. La joie et le doute vivaient en lui.

Tout cela, était-ce bien vrai ? Ce qu'il avait si ardemment souhaité, au cours de ses années d'université, ce que tant d'hommes avaient si violemment voulu, était-ce bien ça, l'avait-on ? Et comme il aurait été curieux de savoir l'état d'âme de ces messieurs Périélov, Koliénov...

Enfin, à l'étage inférieur, les voix s'apaisèrent. La porte claquait de temps à autre. Très loin, vers le bois, un coq chanta. Pétrov s'endormit.

Or, Koliénov, ce jour-là, était resté chez lui, furieux :

— C'est dégoûtant ! Tous ces cochers de traîneaux... disparus !... Les tramways ne marchent pas !... Mais toute la canaille est dehors !... Ah ! attendons un peu ! On leur fera voir ! On les salera, ceux-là !

Claudine se rappelait jusqu'aux moindres détails de sa rencontre avec Pétrov, elle se réjouissait de tout ce qu'il avait dit. Elle se revoyait en compagnie de Pétrov, sur la Nevsky, au milieu d'un peuple délirant, et ses pensées se confondaient : il lui semblait que tous ces événements lui apportaient aussi, à elle, son affranchissement, sa liberté... « Qu'est-ce qu'il fait

1. Notre traduction est infidèle, et il le fallait ainsi. Nos personnages chantent la *Marseillaise* et non l'*Internationale*. Mais les paroles de la *Marseillaise* russe sont révolutionnaires dans le sens où nous comprenons ce mot aujourd'hui. (N. d. T.)

maintenant, Pétrov ?... Viendra-t-il bientôt ici ?... Va-t-il se disputer avec mon mari ? »

Elle se surprit à réfléchir là-dessus, et elle songea encore à Pétrov : quel homme sensible, bon, délicat !...



Le lendemain, des groupes de grévistes apparurent dans les rues de Piter.

La police, renforcée de ses réserves, était sortie également pour maintenir l'ordre et le calme. Les foules ouvrières s'accroissaient et toutes les forces de la répression avaient été mobilisées contre elles. Enfin, la troupe fut appelée. Des rumeurs alarmantes se répandaient en ville, on disait que le pouvoir se disposait à écraser les « émeutiers », et ces bruits faisaient plus grand effet que les affiches du général Khabalov, invitant les travailleurs à reprendre leur travail. On parlait de tous côtés de manifestations décisives, on en parlait avec joie : on voyait venir, enfin, les grands jours d'épreuve, où le pays tout entier aurait à souffrir, mais après lesquels naîtrait sans doute un nouvel ordre de choses et s'accomplirait cette transformation de la Russie qu'on avait tant attendue.

Les ouvriers s'avançaient vers la Nevsky ; des passants qu'ils rencontrèrent leur dirent que les manifestants avaient été pourchassés sur la perspective par la police montée, chargeant sabre au clair, et par des soldats du 3^e bataillon de réserve des chasseurs ; mais les manifestants avaient tiré sur les flics, leur avaient lancé des bouteilles vides et en avaient blessé plus d'un. Cependant, les agents avaient réussi à opérer des arrestations et même à disperser certains groupes. Ils s'étaient emparés d'une soixantaine de personnes et les avaient enfermées dans une cour ; il y avait vingt-cinq autres prisonniers dans une maison de la rue de Kazan.

Voronine, marchait en tête d'un groupe de camarades venus du quartier de Vyborg. Fortement ému par tout ce qu'il entendait, il se tourna vers ses compagnons, palpa dans ses poches les grenades dont il s'était muni et cria :

— En avant ! et en vitesse ! Allons les tirer de là !...

Ils pressèrent le pas.

Une auto fila, en tourbillon, devant eux, éructant sans arrêt le hurlement de son klaxon.

Quand ils débouchèrent de la Perspective Liteïny sur la Nevsky, ils aperçurent, dans cette avenue, des masses d'ouvriers, d'étudiants et de lycéens, qui circulaient sans obstacle.

Au milieu de la chaussée, au-dessus d'un rassemblement tassé, flottait le drapeau rouge, et, sous l'étendard, un étudiant à courte barbiche, tête nue, assis sur les épaules de deux manifestants, prononçait un discours. Voronine s'élança dans cette direction, se mêlant à la masse populaire. Mais à peine avait-il fait quelques pas que survinrent des gendarmes à cheval, qui se jetèrent sur le groupe, frappant du sabre.

Certains, effrayés, s'enfuirent en hurlant des malédictions, se réfugièrent, comme des souris, derrière les portes cochères, dans les couloirs d'entrée des immeubles ; d'autres se débattaient, se défendaient à coups de canne ou en lançant des morceaux de glace.

Cependant, il était difficile de résister quand on manquait d'armes. Mais Voronine, le poing fermé sur une grenade, attendait de pied ferme, comme de pierre, silencieux : et il choisissait, du regard, parmi les assaillants, le plus acharné.

Remarquant cet homme isolé qui attendait là, d'un air de défi, sans broncher, un cornette de uhlands se précipita au galop sur lui, sabre haut. Mais dès qu'il fut à bonne distance, Voronine lui envoya sa grenade et une explosion assourdissante se produisit. Ce fut d'abord, de toutes parts, une stupeur ; puis tous, ou presque, s'enfuirent ; et la police les poursuivait et les frappait, rageusement.

Chacun, dans cette mêlée, se faisait tout petit ; les gens n'étaient que des grains de sable dans la rafale.

Voronine avait vivement reculé de quelques pas et s'était arrêté : il vit que le cornette, indemne semblait-il, fonçait au grand galop sur lui, par la chaussée déserte. Voronine allait projeter sa deuxième grenade, quand, soudain, l'officier tomba avec son cheval et ne put se relever.

Voronine s'élança alors vers le pont de Kazan dont s'approchaient en même temps des milliers de manifestants, sous un flot de drapeaux rouges, chantant les hymnes révolutionnaires. Ils allaient délivrer les prisonniers de la rue de Kazan. D'autre part, de la gare Nicolas, une autre foule s'avancait, réclamant à grands cris l'élargissement de ceux que la police avait enfermés dans une cour de la perspective. Voro-

nine se joignit au premier cortège et reprit avec lui, d'une voix ardente et passionnée, le chant qui retentissait :

Debout, les damnés de la terre...

En face d'eux surgit un peloton de cosaques du 4^e régiment du Don, commandé par un officier. Les manifestants s'arrêtèrent ; les cosaques venaient d'une allure paisible. Voronine se jeta devant la foule et, saisi d'une violente émotion, cria :

— Vivent les cosaques !

— Hourra ! hourra ! clamèrent les ouvriers.

Les cosaques s'arrêtèrent, demandèrent de quoi il s'agissait et écoutèrent sans animosité les récriminations des travailleurs.

— Pourquoi avez-vous arrêté ces gens ? demanda leur officier aux agents de police.

— Pour manifestation... pour infraction...

La foule ouvrière hurla, indignée, interpellant les cavaliers, les priant de la protéger contre les oppresseurs.

— J'exige leur élargissement immédiat ! s'écria l'officier.

— Nous ne pouvons les lâcher sans une autorisation du chef...

— Ah ! ah ! c'est comme ça, salauds, vendus !...

Les manifestants s'étaient entassés devant la porte cochère, cherchant à voir ce que feraient les cosaques. Tout à coup, quelqu'un cria :

— Ils frappent les agents !

— Hourra !... Hourra !...

Les vingt-cinq ouvriers que la police avait arrêtés sortaient, libérés, de la cour, accompagnés par les cavaliers.

— Pour nos libérateurs, les cosaques, hourra !

— Hourra !... Hourra !...

Eperdument, des milliers de voix reprenaient ce cri.

Et la foule roula de nouveau par toute la Nevsky, aux accents des hymnes révolutionnaires.

Devant un bec de gaz, un homme vêtu d'un maigre paletot et d'une sorte de tablier sale, vacillait sur ses jambes et hurlait en secouant son bonnet ; d'une main il se tenait à la colonne de fonte. Voronine, en passant devant lui, entendit ce qu'il beuglait :

— Russie ! disait-il, Russie, ma mère ! Voilà ce qu'il

faudrait comprendre !... Tu dormais, et moi aussi, je dormais avec toi ! Voilà ce qu'on doit comprendre ! Pas vrai, petit frère ? ajouta-t-il, adressant à Voronine le regard ivre de ses yeux verts.

Pendant ce temps, Kouznetsov se trouvait dans une échauffourée en plein quartier de Viborg, au coin de la rue de Simbirsk. Là, les ouvriers tenaient de pied ferme et repoussaient avec constance les attaques des flics. Sous les drapeaux rouges, dans un grondement, des milliers d'hommes faisaient masse d'un côté de la rue, tandis qu'en face évoluait un détachement de police montée et parfaitement armée. A plusieurs reprises, les agents avaient tenté de disperser la foule à coups de sabre, mais celle-ci ne céda pas. Voyant que les flics ne se décidaient pas à se servir de leurs fusils, les ouvriers essayèrent de briser le cordon qui les encerclait ; mais, derrière la police, ils aperçurent une rangée de cosaques de la 4^e sotnia¹ du 2^e régiment du Don, et l'assurance des manifestants tomba.

Or, le maître de la police² arrivait au galop, et dégainant, prenant la tête de ses hommes, il s'élança sur les ouvriers.

Une clameur rententit, toute la foule gronda comme la plus haute vague d'une tempête. La cavalerie s'était enfoncée dans la multitude et les sabres étincelèrent comme des embrûns sous le soleil.

Kouznetsov sortit son revolver et tira sur le maître de police. Celui-ci tomba de selle et son cheval se mit à tourner sur place autour du cadavre dont un pied tenait encore à l'étrier et dont la tête battait le pavé.

Clac ! clac !... D'autres revolvers portaient du côté des ouvriers ; puis une grêle de pierres et de morceaux de fonte s'abattit sur les policiers.

Au-dessus de la tête d'un brigadier, un géant brandit un levier ; mais le gradé tira sur lui et l'ouvrier s'effondra, le visage ensanglanté.

Tac-tac-tac ! Maintenant les agents tiraient tous. La foule commença à lâcher pied et à fuir. Cependant, les cosaques se retiraient, ne laissant en face des manifestants que la police à cheval avec son chef étendu sur la chaussée.

1. Sotnia, centurie, compagnie de cent cosaques. (N. d. T.)

2. Maire de police, en allemand : Polizeimeister ; dans les deux capitales, chefs subordonnés directement au préfet. (N. d. T.)

Echauffé par le sang versé, Kouznetsov, avec un groupe de camarades, traversa en courant le pont de la Néva, gagnant par un sentier du jardin public, la Perspective Nevsky.

Ils y arrivèrent juste au moment où la foule s'approchait de la maison dans laquelle soixante manifestants étaient enfermés.

Les gens avançaient lentement, non sans hésitation ; on disait que la maison était gardée par la 6^e sotnia du 4^e régiment de cosaques. On ne savait pas encore que cette sotnia avait justement refusé de prendre ce service.

Kouznetsov cria :

— Camarades, les cosaques sont pour nous ! Ils ne tirent pas ! En avant !

Et il se mit résolument en tête de la bande. Les premiers rangs s'enhardirent, le suivirent, et entraînèrent tous les autres : ce fut comme une rafale dans la forêt. Le haut édifice auquel la foule donna l'assaut parut se tasser sur lui-même, épouvanté, montrant, comme pour se défendre, ses balcons de fer et les figures en bas-reliefs qui décoraient le troisième étage. A toutes les fenêtres, sur huit rangées superposées, les habitants de la maison regardaient cette noire lave de peuple qui coulait en bas en grondant. Devant l'entrée, un petit commissaire de police tournait comme un chien perdu. Il essaya d'arrêter les assaillants, mais Kouznetsov le frappa du poing en pleine figure et le fit tomber. La casquette du policier roula sur le trottoir comme une poêle. Les épaulettes d'argent se ternirent. Hérissant ses cheveux blancs qui étaient taillés en brosse, le commissaire se disposait à tirer. Alors, d'autres ouvriers se jetèrent sur lui, et le frappèrent jusqu'à ce qu'il perdît connaissance.

La multitude s'était engouffrée dans la maison, un autre officier faillit être écharpé, les prisonniers sortirent.

Mais à peine étaient-ils dehors qu'une section de police à cheval accourut au galop et chargea, sabrant les manifestants.

Ceux-ci durent encore reculer ; ils se défendaient en lançant des pierres, des bouteilles, et tout ce qui leur tombait sous la main.

Les hautes glaces des devantures tintèrent en tombant.

En chemin, devant une boulangerie, on arracha et on brisa le sabre d'un inspecteur ; on prit aussi le revolver d'un agent.

Maintenant, les manifestants arrêtaient tous les policiers

qu'ils rencontraient, les désarmaient, et quand ceux-ci opposaient de la résistance, on les rouait de coups. On tuait ceux qui voulaient tirer. On arrêta un traîneau dans lequel se trouvait un flic qui conduisait à l'Assistance publique un enfant trouvé ; on lui prit son revolver.

Par toute la ville, des autos filaient, donnant du klaxon, se frayant un passage d'une allure désespérée, rapides comme des balles.

* *

Tard dans la soirée, quand les foules commençaient à se disperser, des bûchers s'allumèrent de tous côtés : des incendies se déclaraient. De-ci de-là, on entendait des coups de feu. Et les habitants renfermés chez eux, qui dans sa chambrette, qui dans les appartements d'un entresol, se demandaient ce qui allait se passer. Comment se déroulerait la révolution ? Que feraient les troupes ? Qu'advierait-il du tsar ? Combien y avait-il de tués dans cette journée ? Et combien d'innocents parmi les victimes ? Mais qu'allait-on devenir si les ouvriers massacraient la police ? Ce serait l'anarchie ! Quelque chose d'épouvantable ! Quel affreux bouleversement ! Et la Douma ? Que pouvait faire la Douma ? Douma, Douma... pas doux, le sort de la Douma !... Ah ! c'était du joli !...

Dans leurs locaux de réunion, les militants des partis ouvriers échangeaient leurs impressions. Voronine et Kouznetsov se rencontrèrent dans un petit logement où se tenaient d'ordinaire des conférences clandestines, au deuxième étage d'une maison de la rue de Smolensk. L'assemblée était déjà nombreuse. Les camarades racontaient ce qu'ils avaient vu et s'informaient de ce qui s'était passé ailleurs.

Des agitateurs qui se cachaient encore tout récemment n'hésitaient plus à se montrer et à parler ouvertement ; ils pouvaient résumer sans crainte le sens des événements de la journée ; ils indiquaient ce que l'on devait faire pour étendre en largeur et en profondeur la révolution commencée. Sur les appuis des fenêtres et sur la table s'étaient des proclamations ; il y avait aussi des cartouches.

La conduite des cosaques excitait un enthousiasme général. Ce n'était qu'à présent, la journée finie, qu'on se rendait compte du rôle capital, inappréciable, de ces régiments, puisqu'ils s'étaient mis du côté de l'insurrection. Les militants

responsables en concevaient de nouvelles espérances ; les hommes du rang sentaient s'accroître leur ardeur.

Pourtant, sur la ligne de Poutilovo, derrière le pont du chemin de fer, des cosaques avaient dispersé en quelques minutes et brutalement frappé une foule ouvrière qui tentait de les retenir et de les enfermer dans une impasse, entre un fossé et une palissade.

Il fut décidé d'envoyer immédiatement un émissaire à l'usine Poutilov pour enjoindre aux camarades de modifier leur tactique à l'égard des cosaques.

Tout ce qui se disait — la manière même dont on parlait — montrait que ces gens avaient la même foi dans le succès ; c'était bien « la lutte finale » et décisive qui s'engageait. Si l'on signalait les avantages remportés, on ne manquait pas d'indiquer les erreurs commises. Les éléments arriérés donnaient des craintes, on redoutait des bêtises de leur part.

Par exemple, la filature Nevskaïa travaillait encore ! Et deux camarades du parti qui avaient arrêté plusieurs machines furent appréhendés en pleine manufacture.

En revanche, dans le même quartier, des adolescents, de jeunes ouvriers avaient enlevé les manettes de conduite de plusieurs voitures de tramway ; on assurait même que c'étaient les wattmen qui les avaient livrées.

Rue Ertélev, on avait décidé à la grève les typos du *Novoïé Vremia*¹, et cela sans trop de dommage pour les vitres de l'établissement.

Enfin, Voronine eut les meilleures nouvelles de l'usine Aïvaz, qui était la sienne. Tout travail y avait cessé. Le meeting avait résolu de continuer la grève jusqu'au 1^{er} mars et d'adresser un appel à toutes les petites entreprises, ainsi qu'aux cheminots, en faveur du mouvement.

Il se faisait tout un vacarme dans le petit logement. Les yeux brillants d'enthousiasme, les camarades, en racontant ce qu'ils avaient vu et entendu, s'exaltaient comme s'ils avaient pris le globe terrestre entre leurs mains calleuses et comme s'ils pouvaient le faire tourner à leur gré.

Un nouvel arrivant fit irruption en criant :

— Ceux d'Oboukhovo sont avec nous ! Et faut voir comment !

1. Journal de la réaction. (N. d. T.)

Tous se turent et regardaient avec joie le messager : les aciéries d'Oboukhovo comptaient quatorze mille travailleurs :

— Faut voir comme ils marchent, continuait l'ouvrier. Ils sont partis en ville ! Ils ont enlevé ceux de la fabrique de porcelaine, ceux de la fabrique de cartes, et ils les ont entraînés derrière eux... Il y a, sur le drapeau rouge : « A bas l'autocratie ! Vive la république démocratique ! »

Un jeune ouvrier, transporté de joie, avait les larmes aux yeux ; il se leva soudain et entonna le chant bien connu :

Marchons au pas, camarades...

Les autres le soutinrent en chœur ; et leurs accents n'exprimaient pas seulement de l'entrain, de l'espoir, de la foi en la victoire ; on sentait que tous prêtaient serment, les uns devant les autres, qu'ils juraient de mourir plutôt que de laisser tomber de leurs mains le globe terrestre.

Mais quand on apprit que la police avait attaqué à coups de sabre et de *nagaïka*¹ les ouvriers d'Oboukhovo, qu'elle les avait brutalement frappés, leur avait pris leur drapeau et avait arrêté le jeune travailleur qui portait cet étendard, Voronine s'écria :

— Nous devons nous armer ! Il faut exterminer cette police !

— C'est juste, camarade ! Des armes, il nous faut des armes !

— On ira les sortir de leurs commissariats ! hurlait Kouznetsov.

Personne n'y trouvait à redire. Il était clair que le seul ennemi redoutable était la police ; mais, ce jour-là, elle avait déjà subi des pertes formidables, tandis que l'union des forces ouvrières s'était resserrée... Comment, maintenant, pourrait-on s'armer ? Où trouver des armes ? Une ardente discussion s'éleva : les uns parlaient de prendre l'offensive sans retard ; d'autres faisaient observer qu'on devait s'en tenir aux manifestations tant qu'on aurait les mains vides.

Il était déjà très tard quand ce débat s'engagea ; survint alors un représentant du bureau central du parti, et ce qu'il dit fut une douche froide :

— Le comité central n'a pas d'armes à vous donner et

1. Fouet à manche court, formé d'une lanière terminée par des balles de plomb. (N. d. T.)

n'estime pas utile de s'en procurer. Ce ne sont pas des armes qu'il nous faut ; toute notre action doit porter parmi les soldats pour qu'ils se rangent de notre côté... Quand nous aurons l'armée pour nous, ce sera la bataille décisive, nous pourrons être sûrs du succès, nous serons costauds !...

Ce fut tout un vacarme : on s'indignait des hésitations et des lenteurs du comité central. Voronine se monta, lui aussi :

— Plus costauds ! raillait-il avec colère. Nous ne devons pas accepter cela, camarades !... On en a assez de ces airs de musette ! Il faut en finir immédiatement avec la police, et basta ! On rebâtera d'abord la maison, et on verra alors si on est costauds !...

La discussion dura jusqu'à l'aube ; Voronine et Kouznetsov, au lieu de rentrer chez eux, se couchèrent sur le plancher avec d'autres camarades dont les logements étaient trop éloignés.

Les rues de Piter baignaient dans un grand calme de fête. Mais la lune souriait malicieusement et, devant sa blanche face, passaient rapidement, comme inquiets, des nuages que le vent déchirait.

Le lendemain matin, les tramways ne sortirent pas de leurs dépôts, et il régna un silence extraordinaire dans les rues de la capitale. De loin en loin, seulement, grondait une auto ou fuyait un traîneau.

Mais sous ce calme, là-bas, dans les faubourgs ouvriers, on sentait s'amonceler la colère volcanique de centaines et de milliers de déshérités. La lave des blouses bleues n'allait-elle pas jaillir de ces quartiers et inonder Piter, merveilleuse, majestueuse cité ?

C'est ce que redoutait le gouvernement. Pouvait-il, devait-il tolérer qu'une populace insolente détruisît de fond en comble les assises d'une civilisation séculaire ? Le général Khabalov avait fait apposer pendant la nuit des affiches presque à chaque coin de rue : il invitait les ouvriers à reprendre leur travail et les avertissait que les rassemblements et les démonstrations, si des gens malintentionnés tentaient d'en organiser, seraient dispersés par la force armée.

En descendant pour aller à son bureau, Pétrov entra un instant dans l'appartement des Kouznetsov ; il y apprit que les tramways ne marchaient pas et qu'il se passait probablement des choses très graves en ville, car ni Kouznetsov ni Voronine n'étaient venus souper, on ne les avait pas vus depuis la veille. Mais lui, Pétrov, qu'allait-il faire ? Il ne pouvait pourtant pas manquer son bureau ! Après tout, il était militaire, il devait songer à la discipline. Il irait donc à la Direction principale de l'Artillerie, et il irait voir aussi les grévistes... Il n'avait pas le droit de rester chez lui sous prétexte qu'il habitait à Lesnoié, à dix kilomètres du bureau, et que les transports étaient arrêtés... Il risquait de passer en conseil de guerre...

En fin de compte, il se décida à gagner à pied la station de Lanskaïa, sur la ligne de Finlande, d'où il prendrait le train...

Chemin faisant, il vit des attroupements devant des palissades sur lesquelles étaient collées les proclamations du général Khabalov. Sur la place du marché montait un brouhaha de voix mécontentes. Un jeune gars déchira l'appel du général et colla à la place une feuille fraîchement imprimée :

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

CAMARADE ! L'HEURE EST VENUE...

Sous la poussée de la foule, Pétrov eut bien du mal à lire la nouvelle affiche jusqu'au bout. Une joie confuse, mêlée d'inquiétude, le remua jusqu'au tréfonds de l'âme. Il était évident qu'elle venait, la grande Révolution.

Il y avait une multitude de gens dans la petite station, et les conversations allaient leur train. Les uns racontaient que les ouvriers s'ameutaient dans les usines, qu'ils frappaient les directeurs et les contremaîtres et les mettaient dehors en les emportant sur des brouettes. D'autres assuraient que les ponts mobiles de la Néva étaient levés et qu'il était impossible d'atteindre la ville. Il y avait partout des patrouilles, des cordons de troupe... On ne pouvait compter que sur un seul train pour Piter, et sur aucun en sens inverse.

Pourtant, personne ne voulait renoncer à ce voyage.

Les visages étaient radieux. C'était une claire matinée de grand gel qui promettait une belle journée. Les pins et les

sapins géants du parc se dessinaient nettement sur un grand voile candide. La neige scintillait de mille diamants. Il n'y avait de triste que le ronronnement des fils télégraphiques, qui lançaient au monde entier et aux Alliés de mauvaises nouvelles de Pétrograd...

Les ponts n'avaient pas été levés ; mais toutes les rues étaient barrées par des rangées de policiers, aussi nombreux que des planches de palissades, et par des cosaques. Les flics à cheval, cavalerie noire d'aspect monumental, aux bonnets passémentés de rouge et ornés de plaques de cuivre, allaient et venaient, sinistres, dans toutes les directions, montrant les éclairs de leurs fusils partout où se dessinait un « rassemblement ». Ils réussissaient assez rapidement à disperser les groupes d'ouvriers et ne laissaient passer en ville que les employés de l'Etat, sur présentation de papiers.

Pétrov arriva sans encombre à la Direction. Dans l'immense vestibule, toutes les patères étaient déjà occupées ; comme naguère, comme toujours, les portiers se tenaient à leur poste, bien tranquillement, et l'un d'eux se précipita pour débarrasser Pétrov de sa capote. Rien donc n'était changé ; rien, pour ce monde-là, n'était arrivé.

Tous les collègues avaient rejoint depuis longtemps leurs bureaux. Même le colonel Périélov. La face convulsée de colère, il parlait. En serrant la main à Pétrov, qui saluait d'abord ses supérieurs, Périélov le regarda avec ironie et continua son discours :

— Ça ne leur suffit pas que les usines ne fonctionnent plus, que les tramways ne marchent pas, ils se fichent de tout, ces gens-là... Ils veulent maintenant immobiliser les chemins de fer ! Et la guerre ? Comment faire la guerre dans ces conditions ? Dites-moi un peu comment ?... Et à qui la faute de tout ça ? A la Douma, d'abord, et aussi à ces bonnes âmes que nous connaissons trop, qui s'apitoient sur le peuple... — Il secouait la tête dans la direction de Pétrov. — Ces pleurnicheurs oublient que la populace, en fermant les usines, pourrait fort bien leur couper à eux-mêmes les vivres !... Tout restera en panne, tout est fini, si ces canailles de la Douma sont à même de continuer leur agitation. Je pense que tout ce qu'il y a d'honnête et de respectable dans le corps des officiers doit se mêler de cette affaire, intervenir, et sans retard, à la minute, pour en finir dès le début, et radicalement !...

Car enfin, ce qui se passe, messieurs, c'est... le diable sait quoi... c'est une...

— Et moi qui attendais une connaissance de province ! marmonna Koliénov en hochant la tête à son tour. Est-ce possible que les trains ne passent plus ?

Périélov jeta sur lui un coup d'œil oblique et ne répondit pas.

Riks travaillait, penché sur sa table. Tous se turent.

Koliénov s'inclina vers Pétrov :

— J'ai reçu une lettre de Tania, il faut voir !...

— Ah ! répondit Pétrov, en fronçant les sourcils, comme s'il s'agissait de ça, en ce moment !...

Le capitaine Ghinsky entra et, après les civilités d'usage :

— Il y a un monde, dit-il, un monde sur la Nevsky et la Liteïny !... Un boulet n'y percerait pas !... Et des ouvriers, et des étudiants, et des cosaques, et des agents !... Et le plus étonnant, c'est que les cosaques et la police se promènent bien tranquillement, au petit pas, sans rien essayer, sans rien entreprendre, comme s'ils étaient d'accord avec le peuple... C'est à n'y rien comprendre !

— Ah ! ce Khabalov ! dit le colonel Périélov, secouant encore la tête. En quelles mains la force est-elle par un temps pareil !... Le trône est bien entouré ! Partout, des traîtres !...

— Mais vous, M. Tchijikov, on vous rend les honneurs, j'espère, à présent ? dit Koliénov.

— Les honneurs ! Beaux honneurs ! fit Tchijikov, avec un geste dégoûté.

Il y eut un silence. Périélov songeait, en regardant à la fenêtre, et son crâne chauve reluisait. Le ventilateur ronflait mélancoliquement au vasistas.

Dans la salle des commis, un employé de la division voisine fit irruption, annonçant en hâte la dernière nouvelle :

— Tout à l'heure, au pont Liteïny, un cosaque vient de trancher le bras à un commissaire de police !

— Non, sans blague ?

— Vrai de vrai ! Le commissaire était à cheval, là-bas, dans le quartier de Viborg... Il a voulu se jeter sur un orateur... Un cosaque lui a sabré le bras... Coupé net, à l'épaule !...

Les commis se turent brusquement ; mais c'était Tchi-

jikov qui survenait, et tous, aussitôt, de rapporter au vieux l'incident du pont.

Cependant, l'employé de l'autre division n'avait pas fini. Il dit encore que, dans les faubourgs, il y avait des échauffourées sanglantes entre les ouvriers et la police, qu'on lacérait les affiches du gouvernement et enfin, pour le clou de l'histoire, que des soldats, quelque part, avaient tué un officier...

Tchijikov se sauva comme un gamin pour raconter la chose à ses chefs.

Il leur en fit part avec une telle expression et d'un tel ton qu'on eût pu croire à un massacre général des officiers. Il s'étranglait d'émotion et sa vieille voix sifflante remplissait la chambre, ses paroles glacées rampaient comme des serpents, grimpaient sur les galonnés, les prenaient au ventre, aux oreilles, à la gorge, les étouffaient...

Le colonel Périélov se taisait, mais il dégrafa son haut col raide et, tortillant le cou, le dégagea.

Il jeta sur Pétrov un regard irrité, rancunier, puis se tournant vers Tchijikov :

— Et les fonctionnaires, on ne les tue pas encore ?

Seul, Koliénov, qui écrivait une lettre à Tania, avait accueilli la nouvelle sans émoi. Pour lui, toutes ces histoires n'étaient, certainement, que des fadaïses : le gouvernement n'avait qu'à donner un bon coup de balai et il ne resterait pas trace, dans la rue, de toute cette populace devenue arrogante.

Il écrivait ; il disait à Tania que, si vraiment elle l'aimait comme elle le lui avait déclaré, il était tout prêt à divorcer pour l'épouser ; mais il doutait de cet amour et il en souffrait. On lui avait affirmé, à Riazan, qu'elle était éprise d'un étudiant. Si, pourtant, elle n'aimait personne d'autre que lui, Koliénov, il était sérieusement décidé à la prendre pour femme, selon toutes les règles ; il la conduirait à l'autel...

Un officier d'un service annexe arriva, bouleversé :

— Messieurs, vous ne savez pas ce qui se passe sur la Nevsky ?...

Tous les yeux l'interrogèrent.

— Ouvrez donc le vasistas !

Dans la chambre où se fit un grand silence, on entendit

les lointains claquements d'une fusillade, puis une rumeur profonde... Cela cessa, puis, soudain, retentit l'avertissement d'un clairon...

— Eh bien, maintenant, vous allez voir ce que valent toutes ces foutaises, dit en riant Koliénov. Il y a longtemps qu'on aurait dû recourir aux armes... On aurait vite fait de disperser ce monde-là.

— Mais vous ne savez pas, poursuivait soucieusement l'officier d'à côté, vous ne soupçonnez pas ce qui se passe ! On vient à l'instant de nous dire qu'il y a déjà beaucoup de morts et que, pourtant, les foules, au lieu de se sauver, ne font que passer d'un endroit à un autre. La police est débordée et les cosaques envoyés pour la soutenir se sont rangés, paraît-il, du côté des grévistes.

— Non, ça, c'est impossible ! s'écria Koliénov. Tout ce que vous voudrez, mais pas ça ! Je n'y crois pas !

Tous restaient immobiles, abasourdis.

— Comme il vous plaira, vous pouvez ne pas y croire, mais le fait est là... Les cosaques aident les ouvriers à délivrer ceux de leurs camarades que la police avait arrêtés et enfermés dans des cours.

Le clairon des sommations joua de nouveau, puis crépita la fusillade, feux de salve, feux à volonté.

Une mitrailleuse tacotait d'autre part. Le ventilateur ronflait plus mélancoliquement que jamais. Les officiers s'étaient groupés devant la fenêtre et écoutaient en silence.

Epouvanté de tous ces troubles, le gouvernement avait pris toutes les mesures pour empêcher les manifestations auxquelles on devait s'attendre le dimanche, 26 février¹.

Les forces policières, déjà fort mal-en-point, furent renforcées de leurs dernières réserves. Pour leur donner du cœur, on leur distribua de la vodka². Leur armement ordinaire fut complété par des mitrailleuses et des fusils. Sur les tours de

1. D'après l'ancien calendrier de la Russie orthodoxe, en retard de 13 jours sur le nôtre ; donc, le 11 mars. (N. d. T.)

2. Vodka, eau-de-vie. Les boissons alcooliques, interdites depuis le début de la guerre, étaient réservées, comme on le voit, pour certaines occasions. (N. d. T.)

guet des pompiers¹ furent postés des agents munis de carabines ; dans les clochers et les greniers des plus hauts édifices, il y eut des mitrailleuses.

Mais les événements des jours précédents avaient prouvé que la police ne pouvait suffire, et de nombreuses troupes furent appelées pour la répression ; on les répartit par toute la ville ; dans chaque quartier, des colonels prirent le commandement.

« Ne pas ménager les cartouches », avait dit autrefois un « pacificateur » fameux² : le gouvernement avait religieusement gardé mémoire de ce conseil, pour les mauvais jours, et l'avait repassé comme consigne à ses défenseurs.

Cependant ouvriers et citoyens, tous endimanchés, descendirent dans la rue dès le matin, et des masses affluèrent des faubourgs vers la Perspective Nevsky, par les places Znamenskaïa et de Kazan.

Mais toutes les voies, grandes ou petites, qui conduisaient au centre étaient déjà barrées par des cordons d'agents et de troupes. Les ponts de la Néva et des canaux, ainsi que les sentiers frayés dans la neige, sur la glace du fleuve, étaient gardés par des patrouilles.

— Arrière !

— On ne passe pas !

— La traversée est interdite !

On n'entendait que cela sur les berges.

— Mais voyons, petits frères, pourquoi nous empêchez-vous ?

— Savez-vous qui vous gardez ? à qui vous obéissez ?

— Nous ouvriers, nous sommes vos frères, et vous nous empêchez !

— Comment faire autrement ?... On est soldats... On a juré...³

— Mais puisque nous demandons, pour vous, qu'on ne vous envoie plus au front, qu'on en finisse avec la guerre !... Et vous...

1. En Russie, il n'y a pas de postes d'appel aux pompiers dans les rues (le téléphone se trouvant dans presque tous les immeubles). Mais il existe des tours de guet qui dominent la ville. (N. d. T.)

2. D. F. Trépov, en octobre 1905. Voir TROTSKY : 1905 (page 112 de l'édition française). (N. d. T.)

3. L'armée et les fonctionnaires prêtaient serment de fidélité au tsar. (N. d. T.)

— Pas moyen, on vous dit ! On ne passe pas !... Ah ! Seigneur de Seigneur !...

— Regardez-moi ça ! Non, mais vrai, comment faire avec eux ?

Et les soldats se détournèrent, feignant de ne pas voir ceux qui franchissaient la ligne.

Quand la troupe n'osait ouvrir le passage, on la tournait. D'innombrables pistes fraîches sillonnèrent la Néva.

Voronine, Kouznetsov et leurs camarades délibéraient au sujet d'une nouvelle qu'ils venaient de recevoir, celle de l'arrestation du comité régional de Pétrograd. Comment faire ? Pourtant, nul ne paraissait alarmé. Evidemment, il ne s'agissait plus du sort de cinq militants du parti, même des meilleurs : il fallait vaincre dans la rue. Il fallait chasser la police des quartiers qu'elle tenait, et ce serait pour tous l'affranchissement.

— Sortons ! A la Nevsky ! cria Voronine. Et la délibération fut terminée.

Voronine cheminait avec Kouznetsov.

Un calme extraordinaire au dehors : ni tintamarre de tramways, ni grondement d'usines, ni brouhaha de manufactures. Pas un traîneau. Les magasins tous fermés. Des ouvriers, dans leurs costumes du dimanche, faisant çà et là des taches noires par les rues blanches. Certains, descendus du trottoir, suivaient le milieu des rails déserts, serpents argentés qui se courbaient aux tournants.

Le monde des travailleurs gagnait la Nevsky. Des curieux, des badauds se dirigeaient du même côté.

Voronine et Kouznetsov persuadèrent les soldats et atteignirent le centre. Ils aperçurent bientôt des cosaques et d'autres détachements de cavalerie.

Les deux camarades se séparèrent. Kouznetsov prit à droite, vers la Sadovaïa ; Voronine à gauche, vers la cathédrale de Kazan.

Les ouvriers tantôt marchaient en masse, tantôt s'égaillaient. Mais, vers une heure de l'après-midi, presque toute la Nevsky était occupée par le prolétariat, auquel se joignirent des fonctionnaires, des étudiants, des lycéens, des domestiques, des garçons de cour...

La foule qui s'était formée dans la rue Sadovaïa déploya les drapeaux rouges, s'ébranla, gronda et s'engagea dans la Nevsky, qu'elle fit retentir de « chants criminels » :

Debout, debout, peuple ouvrier !
Monde affamé...

Du coin de la Perspective Liteïny déferlait une multitude encore plus serrée, sur laquelle flottaient aussi des drapeaux rouges, et le frémissant hourvari des voix s'unissait, se fondait en paroles :

Marchons au pas, camarades,
Marchons au feu hardiment !
Par delà ces fusillades
La liberté nous attend !...

Sur la place de Kazan où, comme toujours, la manifestation était la plus nombreuse, la rumeur était confuse, coupée d'exclamations ; c'était une clabauderie de marché. A cet endroit, en effet, le peuple cherchait à fraterniser avec les soldats d'infanterie ; on exhortait, on suppliait ; on chapitrait la compagnie des élèves-officiers du régiment Pavlovsky, qui était concentrée derrière le pont de Police, de l'autre côté de la Moïka ; on leur demandait de ne pas tirer, d'aider au contraire le pays à conquérir ses libertés. Sur quelques points seulement, aux extrémités de la place, on entonnait des hymnes :

Debout, les damnés de la terre...

Mais le tapage des colloques entre ouvriers et soldats couvrait les chants des groupes, tant étaient nombreux et ardents les discours sur la fraternité de l'armée et des travailleurs, sur la communauté de leurs intérêts. Finalement, quand la police montée et les gendarmes essayèrent de disperser le public, la foule avait si bien gagné sa cause qu'elle se réfugia, se serra auprès de l'infanterie.

Sur la place de Kazan se levèrent alors les drapeaux rouges, et un chœur puissant reprit les chants révolutionnaires.

Soudain, salve de fusils : les manifestants fuirent comme des souris, lâchent la chaussée, se réfugient dans les coins, dans les ruelles, sous les portes cochères, dans les entrées. Il ne reste au milieu de la Nevsky que ceux qui sont tombés pour toujours et, près d'eux, la neige se rougit de sang vif.

La police charge les fuyards, les frappe sans merci ; les manifestants se défendent comme d'habitude, à coups de canne, ou en lançant des pierres, des morceaux de glace. Dis-

persés dans un endroit, des milliers et des milliers d'hommes se rassemblent dans un autre.

Voronine suivit la Nevsky, vers la place Znamenskaïa. Un torrent de gens coulait, formant des remous, grondant par la perspective et dans les rues avoisinantes, tel un essaim d'abeilles furieuses à l'ouverture des ruches.

Tout à coup, nouvelle fusillade, qui part de la place de Kazan ; la multitude, une fois de plus, se jette vers les maisons, vers les moindres abris, laissant des amis, des camarades étalés comme des sacs sur la neige sanglante.

— Les balles ! Les balles sifflent ! Ça siffle en l'air ! crient les rescapés.

Mais à peine les fusils se taisent-ils que le public se répand sur les trottoirs et avance, hardiment ; tous sont indignés ; des malédictions retentissent à l'adresse des tyrans, des « pharaons »...

Des téméraires, défiant l'ennemi, se risquent aussitôt jusqu'au milieu de la perspective, et certains, par bravade, la traversent jusqu'à l'autre trottoir. Des gamins courent par bandes, comme des blattes.

Kouznetsov était tombé près d'une colonne d'éclairage. Quand il ouvrit les yeux, il arracha son visage du tas de neige et vit du sang là où sa joue s'était appliquée. Il ne comprenait pas ce qui lui était arrivé, il ne savait si c'était de son sang à lui qui avait éclaboussé la place. Il avait la tête si lourde qu'il la tenait levée difficilement.

Des infirmières, des étudiants, des étudiantes et même des lycéens se précipitaient vers les blessés et les morts ; volontaires, ils portaient des brassards marqués d'une large croix rouge sur leurs paletots d'uniforme. Kouznetsov fut relevé. Debout, il chancelait et ne comprenait pas encore... Les yeux fixés sur la neige rougie, il se souvint enfin d'un gendarme, à cheval, d'un sabre levé... Lui, Kouznetsov, avait alors reçu comme une lourde poutre sur la joue...

On lui fit un pansement. Une sœur infirmière le conduisit en le soutenant.

L'accalmie fut courte. Des feux de salve partirent d'un autre côté. Puis, de la place de Kazan, ce fut le tacotement d'une mitrailleuse :

1. Terme de mépris employé pour désigner les sergents de ville en Russie. (N. d. T.)

Tac-tac-tac !

Tous les groupes s'arrêtèrent, on tendait l'oreille vers ce bruit alarmant. Chacun était comme pétrifié sur place.

Et du côté de la Sadovaïa, des coups de fusil partirent aussi, confusément, isolément.

La mort commençait à faucher.

La haine que l'on éprouvait pour les assassins était plus forte que la peur ; mais il eût été absurde de tomber inutilement sous les coups de la tyrannie et de ses « suppôts » maudits... Les gens fuyaient, comme des rats, se cachaient dans les rues transversales, dans les cours, dans tous les coins. La chaussée de la Nevsky ressemblait à une toile sale.

Et la fusillade cessa encore, et le peuple de nouveau se répandit sur la perspective. On ramassa les blessés, les morts. Aux étudiants, aux étudiantes, aux écoliers, se joignirent des ouvrières et des écolières.

Au loin, nouvelle salve, nouveau tacotement de mitrailleuse.

Et, comme en réplique, on tirait aussi de la Moïka, et une autre mitrailleuse, postée sur la place Znamenskaïa, fauchait à son tour.

Ayant entendu dire que sur cette place s'était concentrée une multitude et qu'il s'y trouvait aussi des troupes, Voronine fit un crochet pour gagner l'endroit. Dans ce détour, il constata que toutes les rues qui convergeaient vers la place étaient noires de monde. Des milliers d'hommes se dirigeaient dans le même sens que lui, mais les soldats refusaient de les laisser passer ; les soldats suppliaient les manifestants d'aller ailleurs.

— Vous voyez, ils vont tirer ! disaient-ils en indiquant la police à cheval et les gendarmes qui évoluaient sur la place. Des cosaques s'y trouvaient aussi, mais ils se tenaient à part. Et derrière eux, aux alentours de la gare Nicolas et de l'hôtel du Nord, de la cavalerie était massée.

Voronine se dit que, si le peuple s'élançait de toutes les rues vers le centre, les forces du gouvernement ne pourraient résister à la poussée : il ne s'agissait que de prendre une décision.

Du côté de la Nevsky que regagnait Voronine, les manifestants demandaient justement aux soldats d'ouvrir le passage ; la troupe refusait, elle priait les gens de faire un détour, de prendre d'autres rues.

— Arrête, arrête, camarade ! s'écria un soldat en étendant les bras pour barrer la route à Voronine... — Pas moyen ! On vous l'a déjà dit, il ne faut pas !

Le bonnet du troupier lui tombait sur la nuque, son front se couvrit de sueur. Mais la foule poussa encore, et il ne pouvait que crier d'une voix enrouée :

— Il ne faut pas, il ne faut pas !...

Voronine, exalté, dans un élan, ne voulant rien entendre, se tourna vers le peuple, tendit le bras vers la place et se mit à chanter de toute sa poitrine :

Marchons au pas, camarades !...

La multitude gronda, s'ébranla, hissa les drapeaux rouges, et par toute la largeur de la rue s'élança vers la place, entraînant avec elle les cordons de soldats.

En voyant cela, ou peut-être de leur propre initiative, les gens qui se trouvaient dans les autres rues déferlèrent aussi.

Mais, à ce moment, la police montée fit une charge, et se mit à sabrer, à fusiller, à écraser.

Les cris et les gémissements se confondaient avec les coups de feu ; les flics, ivres de sang, triomphaient, sabrant toujours à droite et à gauche.

Voronine vit un sabre levé sur sa tête et un gendarme moustachu qui se penchait vers lui ; mais il sauta par-dessous l'encolure du cheval, et, de l'autre côté, sortit son revolver. La face furieuse, bestiale, du gendarme eut une grimace de dépit. Brusquement il se pencha dans l'autre sens, se disposant à assener un coup, mais à peine aperçut-il les yeux perçants de Voronine que celui-ci tira et l'atteignait en pleine figure. Le cheval fit un écart, le gendarme resta couché sur le flanc. La bête tournait sur elle-même et s'ébrouait, dressant les oreilles et regardant avec effroi son cavalier qui glissait.

Tout autour, on tirait, on sabrait, on tombait, et la fumée de la poudre couvrait de ses voiles la place. Comme une feuillée avant l'ouragan, les gens se mouvaient dans un immense frémissement. Et toute la capitale grondait sourdement :

Hou-hou-hou !... Tac-tac-tac-tac !...

Il faisait déjà sombre quand les manifestants se décidèrent à rentrer chez eux.

On avait sur le cœur tout le sang des victimes tombées sur la Nevsky, mais on n'admettait pas que la police fût victorieuse. Chacun résumait ses impressions. Et les pensées de tous n'en faisaient qu'une.

Non, ce n'était rien qu'il y eût des morts : c'étaient des martyrs de la liberté. La mort est belle quand on tombe pour une si juste cause ! Quant à ceux qui avaient versé le sang, qui avaient frappé des gens désarmés, tant pis pour eux ! Le crime devait resserrer contre eux, plus que jamais, tous les mécontents...

Sans doute, les agents de l'ordre avaient eu le dessus pour cette fois ; mais la victoire allait passer dans l'autre camp...

Il gelait de plus en plus fort, et le froid étreignait les têtes pleines de soucis et de réflexions. Qu'arriverait-il demain ? Que devait-on prévoir ? On n'apercevait même plus le disque souriant de la lune : il était enveloppé de nuages et le ciel était sombre.

Des bûchers s'allumèrent. Des incendies éclatèrent encore et le firmament s'empourpra. On tirait au loin...

..

Ce jour-là, Pétrov n'avait pas à se rendre au bureau ; il n'alla pas en ville.

Après avoir pris son café du matin, il descendit fendre du bois pour se donner un peu d'exercice.

Rien à faire. Il lut quelques pages de Knut Hamsun, puis redescendit. Il écouta le bruit lointain de la capitale. Il entendit des claquements de fusils, parfois des salves.

Ensuite, c'était le brouhaha émouvant d'un million de voix.

Puis le tacotement d'une mitrailleuse.

« Que se passe-t-il ? Si j'y allais ? »

Mais tous les habitants de la maison étaient déjà partis, et il y avait assez de monde comme ça, sans lui, dans les rues. Si la victoire était réservée aux manifestants, tant mieux, il en serait heureux, certes, de toute son âme. La vie ne se fige pas sur place, elle est en perpétuel mouvement, en constante évolution : il en doit être ainsi. Heureux ceux qui savent

profiter mieux que d'autres de l'existence et en partager le mouvement !... Ce soir, les locataires rentreraient et lui raconteraient tout...

Il alla faire un tour au parc. Mais il s'y ennuya bien vite... Il ressentait le besoin de voir du monde, il eût voulu rencontrer Claudine... Mais les tramways ne marchaient pas ; il n'y avait pas de traîneaux... Il s'avança jusqu'à la place du marché...

En écoutant les conversations, il apprit que l'infanterie avait tiré sur les ouvriers, couvrant de cadavres la Perspective Nevsky. Parmi les victimes, disait-on, il y avait beaucoup de passants inoffensifs, qui n'avaient nullement cherché à manifester.

« Dieu merci que je n'y sois pas allé ! » songea-t-il.

Ensuite, vinrent des nouvelles réconfortantes : la 2^e compagnie du régiment Pavlovsky s'était mutinée, avait pris la défense des travailleurs désarmés que la police à cheval pourchassait près du canal Catherine.

Sur la place Znamenskaïa, affirmait-on, les cosaques frappaient les agents et un commissaire avait été tué.

Toutes ces informations se répandaient, éveillant une joie profonde ; mais l'avenir et même le lendemain semblaient des plus confus. Or, lui, Pétrov, n'aimait pas le jeu de colin-maillard ; il s'efforçait toujours de voir devant lui, de se représenter plus ou moins nettement le destin qui l'attendait. Il croyait qu'après le renversement du tsar, de vastes perspectives de bonheur s'ouvriraient au peuple, que le régime du pays serait radicalement transformé... Mais, avant d'en arriver là, encore fallait-il combattre, et il redoutait les sacrifices que le peuple aurait à faire dans cette lutte.

« Des hommes comme Périélov et Koliénov, ils sont prêts à fusiller n'importe qui, à massacrer tant qu'on voudra », songeait-il encore.

Se souvenant de Koliénov, Pétrov reporta sa pensée sur Claudine. Il se représenta la svelte et haute stature, le beau visage de cette femme. « Est-il possible qu'elle aime ce Koliénov, cette brute ? Non, certainement non ! Et si elle connaissait la correspondance de son mari avec Tania !... Oui, elle serait digne d'un meilleur sort, d'un sentiment plus profond, plus tendre... »

..

Kouznetsov eut bien du mal à rentrer chez lui. Sa femme, Eugénie Pétrovna, n'était pas encore de retour. Quand les enfants virent que leur père avait la tête bandée, ils reculèrent épouvantés et, n'osant l'approcher, le contemplaient de loin. Matrona, la mère de Voronine, commença à gémir :

— Oh-oh ! Seigneur, qu'est-ce qu'on t'a fait, cher homme ? Et où donc est mon Vania ?

— C'est une crise de dents que j'ai, grand'mère...

— Et le sang, d'où c'est-il ?

— Je suis tombé... ce n'est rien. Ivan reviendra ce soir. Ne te fais pas de mauvais sang...

Puis, s'effondrant sur le lit, il tendit les bras vers les gosses :

— Eh bien, quoi ? les crapauds, qu'est-ce que vous avez ?... Je vous fais peur ?... Hein ?...

Pétrov survint et, voyant que Kouznetsov était blessé et couché, il lui demanda avec une nuance de profond respect :

— C'est là-bas ?...

Kouznetsov secoua la tête affirmativement :

— Avez-vous de l'iode ? Vous ne pourriez pas changer le pansement ?...

— A la seconde, je reviens.

Pétrov reparut aussitôt, avec un flacon, et s'occupa de lui.

Le soir, lorsque sa femme fut de retour, Kouznetsov était déjà assis à table, sur un divan, entre ses enfants.

Elle s'arrêta, le regardant avec effroi.

— Ce n'est rien, rien du tout... débarrasse-toi... Comment ça va-t-il, là-bas ?

Longtemps ils se racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. Personne ne vint les voir. Voronine n'était pas rentré pour la nuit.

..

Chez les commis de la guerre, dans leur maison commune, les racontars se multipliaient ; on avait des nouvelles de tous les points de la ville. Les événements se présentaient sous un aspect tout nouveau, en un complet tableau, mais les